

# ***PSYCHANALYSTES, ENCORE UN EFFORT POUR ETRE DEMOCRATES***

ou:

***De la laïcité que la psychanalyse exige du politique  
à l'athéisme comme seuil à une politique conséquente de la psychanalyse***

(en rebond du texte de H.Fontana: « *Le signifiant N.S.* »)

## **I Psychanalyse et religion:**

Le manifeste « *Par la haine, est-ce ainsi qu'on nettoie la France?* », par delà l'urgence locale et conjoncturelle de dire non à la résistible ascension médiatico-politique du natif de Neuilly, met décisivement en lumière un phénomène essentiel dans l'actuel du politique, en pleine phase de Restauration<sup>1</sup>: l'enrôlement par le capitalisme débridé du référent religieux. On le pressentait, on avait pu lire par exemple en couverture d'un hebdomadaire l'assemblage signifiant de « libéralisme autoritaire ». Mais que cette Autorité se réfère directement à la Sainte Mère dont la France est naturellement à nouveau la bien aimée fille aînée, et surtout qu'elle ne constitue pas une instrumentation occasionnelle mais un alliage aussi « durable » que certains le disent d'un « développement » souhaitable, c'est là ce qui peut surprendre ceux qui se faisaient dupes de la fiction « bobo » d'un « libéralisme libertaire ».

En vérité, ce qui est nouveau, c'est seulement que cette nouvelle alliance de l'euro et du goupillon en vienne à s'afficher explicitement en France. Car le monde, de partout, nous a précédés. De Bush l'Evangéliste (et pétrolier) dont N.S. est allé chercher la bénédiction, jusqu'à son ennemi intime islamiste<sup>2</sup>, en passant, entre autres, par la Pologne férocement catholique ou Israël où pour le moins le religieux et le politique sont bien entremêlés, singulièrement à l'enseigne du « Retour », c'est à la généralisation d'une *synthèse disjonctive*<sup>3</sup> entre le laisser-faire supposé faire loi du marché

---

<sup>1</sup>« *Restauration* »: J'emprunte à Alain Badiou (« *Le siècle* ») cette qualification politique de l'époque qui commence dans les années 1980 et signale (analogiquement au retour monarchiste du droit divin au décours de la Révolution de 1789 et de ses retombées napoléoniennes) *le grand bond en arrière* de la pensée et de la pratique politiques qui tente de liquider le mouvement brownien des années 60-70, y compris au titre de la « repentance » de certains de ses acteurs les plus visibles. Voir aussi « *La décennie* », de François Cusset qui analyse le temps premier de ce basculement historique.

<sup>2</sup>Un discours en vogue médiatique des « nouveaux réactionnaires » épingle dans la religion musulmane une caractéristique qui lui serait propre: que le théologique et le politique lui sont, de toujours, coalescents. Ce qui est sans doute exact, sauf à oublier que les autres monothéismes n'ont rien à lui envier, et que si le christianisme en particulier, en ses diverses déclinaisons, a récemment dans l'histoire et pas vraiment de son plein gré opéré un retrait relatif du politique, son passé pas si lointain n'est pas beaucoup plus « laïc » et tendre. Mais surtout, l'islamisme, comme l'a analysé en particulier Fethi Ben Slama (par exemple dans « *Mémoire freudienne mémoire citoyenne* »), n'est pas qu'un archaïsme religieux, il est bien de notre époque de « la mort de Dieu » et du « discours de la science », et il ne s'appuie sur le noyau fondamentaliste qui gît au coeur de toutes les monothéismes que pour l'associer violemment à une pratique tout à fait efficace des techno-sciences et des jeux financiers. Si bien que dans tous les cas de « retour du religieux » en politique, cette « révolution conservatrice » n'est pas une simple régression, que de mémoire historique on n'aura jamais vue, mais plutôt un nouage inédit du politique, du religieux et du techno-scientisme pour tenter d'enserrer le plus de jouir quantifié en « toujours plus » de l'économie « libérée » de la politique...

<sup>3</sup>L'opérateur a-logique de « *synthèse disjonctive* » vient de Deleuze. Il nomme l'assemblage improbable et non dialectique de deux positions inconciliables en toute logique, et qui, contrairement à la *synthèse dialectique* où l'identité triomphe in fine de la différence, répète la différence jusque dans *l'affirmation* de son « éternel retour ». Une sorte de paradoxal rapport de non rapport. Ce pourquoi il conviendrait sans doute de le rapprocher de ce que Lacan cherche à notifier dans *le poinçon* puis dans *le nouage borroméen* à trois...Que la religion sur le retour et le libéralisme de marché fassent *synthèse disjonctive* signifie qu'il ne s'agit pas d'un retour du même, d'une résurgence de la tradition bourgeoise bien pensante à la Claude Chabrol qui opérait un *compromis* entre l'Ancien Régime et le capitalisme montant (face à des résistances internes et/ou externes), mais du placage forcé de figures grimaçantes de Sens sur les flux purement quantifiés de désir éperdu de jouissance et régis par l'impératif: « piétez vous les uns les autres ». Moins un retour *du* religieux qu'un retour *au* religieux dans un temps où sans rémission Dieu est mort, et « l'homme » qui va avec, comme le note A. Badiou.

et le grand Recours à une grimace de légitimation théologique du politique, que nous avons à faire. Se vérifie non seulement la « prophétie » lacanienne du triomphe conjoint du racisme et de la religion, mais en termes deleuziens, que la « déterritorialisation » capitaliste, dont les effets de déliaison du social sont bien effectifs et vont bon train, ne va pas sans reterritorialisation forcenée. Comme si à la place du référent « extérieur » ennemi, laissée vide par l'implosion de la gérontologie stalinienne et sa religion d'Etat<sup>4</sup>, faisait retour de « l'intérieur » une transcendance d'appellation divine contrôlée qui veille désormais à la « liberté d'entreprendre ». C'est ce que H.Fontana nomme très justement le « *capitalisme de droit divin* »: une tentative de brider la folie du « toujours plus » immanente au marché libre, par un Signifiant Un, en l'occurrence une ou l'autre pièce rapportée du fond des âges religieux, figure spectrale destinée à couvrir de son simulacre, un discours désarrimé à la vérité. En termes lacaniens, une manière, la manière forte, de remettre le discours capitaliste au régime d'un discours du Maître éprouvé de longue date.

Sur cette brèche, des psychanalystes se trouvent dire « nous » : « ...*nous avons, nous, à dire en quoi, précisément, l'Etat laïc est concerné quand il affirme qu'il l'est.* ». Des psychanalystes font ici « nou(a)ge » de leurs voix pour manifester sur la place publique un litige avec le pouvoir (ici en devenir électoral): ce qui est la définition<sup>5</sup> même de ce qu'il en est de *faire de la politique...* D'où ce « nous » tire-t-il, sinon sa « légitimité », sa « raison politique » comme l'appelle H.Fontana (que justement il n'y a jamais a priori dans les cas d'*insu-rection* politique, dont toute l'ex-sistence ne tient qu'au refus motivant son soulèvement), du moins son élan, à savoir la jouissance où se ressource à s'éloigner de sa source un dire que non à ce qui menace?

Freud a noué résolument *psychanalyse et laïcité*. Pas sans une certaine équivoque entre le partage « professionnel » psychanalyse/médecine et le différend « citoyen » psychanalyse/religion. Les tentatives récentes du pouvoir biopolitique de régenter les psychothérapies à l'enseigne du scientisme ont déjà réveillé les psychanalystes sur le premier versant signifié du signifiant « laïcité », mais dans une relative confusion où il n'était pas facile de démêler ce qui est du ressort « corporatiste », quasi syndical, répondant au souci d'assurer l'exercice « libre » du métier, et ce qui mobilise un refus plus strictement *politique* de résister à une tentative de fermeture du champ du langage dont la fonction de la parole se trouverait meurtrie, ce qui dans cette deuxième interprétation lui donne un enjeu de civilisation allant bien au delà de la défense d'une pratique aussi singulière soit-elle.

Cette fois, des psychanalystes interpellent directement le politique sur *son* lien au religieux, précisément au point où celui-ci a prétendu dénouer au nom de la République l'allégeance du pouvoir à quelque référence théologique que ce soit et définir le citoyen en dehors de toute appartenance communautaire pas son seul assujettissement à la Loi dont il est « pourtant » comme peuple le souverain (sujet éminemment *divisé*, donc) ...Et il ne s'agit plus de définir les conditions d'exercice de la psychanalyse et de *sa* laïcité au regard de l'institution médico-biologiste mais de rappeler à la Res publica *son* principe laïc fondateur.

---

<sup>4</sup>A noter que le quart de l'humanité représenté par les chinois a inventé une autre voie pour instaurer un capitalisme à la fois sauvage et autoritaire : l'appareil bureaucratique loin de s'effondrer a simplement inversé sur place son orientation et donné abri de son semblant « communiste » en guise de religion d'Etat à la plus déchaînée course à l'enrichissement. Autre figure « shizo » (au sens deleuzien) où c'est le PC lui-même qui tient lieu de contre point transcendantal à la folle « liberté d'entreprendre » sans limite..PCC ou monothéisme: même recours à une structure antérieure historiquement morte, au titre de référent spectral et qui fait simulacre de Loi en adjacence au réel sans loi sinon sans mécanismes du marché.

<sup>5</sup>Cf Jacques Rancière: « La mésentente ». Plutôt que de faire référence implicite à la vulgate sémantique de ce qui se signifie sous le nom de « politique » comme maintes interventions de psychanalystes le font naïvement (voire cyniquement dans certains cas peut-être) dans leurs interventions dans ce champ, je m'inscris explicitement et sans réserve dans le fil du penser politique de cet auteur, singulièrement sa distinction décisive entre d'une part les dispositifs *du* politique qu'il nomme « police » et dont la « raison politique » (« philosophie ») depuis son commencement platonicien et aristotélien tente d'assurer la légitimité en déniait toute valeur à la « démos-cratie » réduite au plus mauvais « système de gouvernement », et d'autre part les insurrections proprement *politiques* du « démos » qui font valoir "au bord *du* politique »(autre titre de J Rancière) *la part des sans-parts* ...A ce titre, la levée des signataires « psychanalystes et citoyens » en 1997 participe d'un tel mouvement politique et constitue un antécédent à ce qui peut « nous » arriver aujourd'hui...

La question fait alors retour: d'où parlent ces citoyens qui manifestement ne sont pas simplement *par ailleurs* psychanalystes? Ils ne parlent pas sans doute de leur « boutique » mais d'un lieu, là où comme psychanalystes ils sont en effet concernés extimement par la religion, comme ils le sont d'un autre côté par la science. La laïcité républicaine les regarde au titre précisément de représenter dans le socius une « communauté » improbable, communauté « inavouable » (au sens de Blanchot) ou « négative » (au sens de Bataille), qui, sinon en ses effectuations symptomatiques, du moins en son ressort ultime, défait le religieux, aussi bien dans sa fonction de « lien social » que dans son aliénation à des signifiants transcendants. Après tout, pour le premier point, le paradoxal *discours de l'analyste* que Lacan « nous » a fomenté, pour, comme tout discours, *faire lien social*, n'en livre pas moins chaque « un », par delà la « folie du transfert », à la solitude de son dés-être, et laisse l'analyste répondre de son acte, charge à lui de tresser avec quelques autres « Tu m'entends »<sup>6</sup> de quoi supporter son ex-sistence inassurée au désir-du-psychanalyste qui le tient à sa place de semblant. Quant au deuxième point, tout le travail de « déconstruction » théorique de quelque « esprit » que ce soit, théologique et/ou métaphysique, depuis l'invention lacanienne de l'Autre (barré) jusqu'à la topologie borroméenne, aboutit en dernière instance à cette définition du désir de l'analyste comme « *désir d'obtenir la différence absolue, celle qui vient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de se l'assujettir* »<sup>7</sup>. Mais je reviendrai plus loin sur cet aspect, qui nous achemine, au delà de la question de la laïcité, vers celle de l'athéisme.

Retenons que la psychanalyse, dans le champ social, se situe exactement à la même place que la (ou une) religion, à savoir là où il est question de faire lien, mais c'est pour en éviter toute garantie, même textuelle, et en ourler la béance. C'est à ce titre qu'elle a affaire au sujet forclos de la science dont elle relève le discours qui ne serait pas du semblant, à se faire dupe des jeux de langage qui ramènent d'un Autre à l'autre.

On comprend alors que la question de la laïcité républicaine saisisse la psychanalyse en son ressort le plus extime, à l'exact envers d'une religion dont l'expansionnisme politique « naturel » pâtit de la décision républicaine. La psychanalyse en intension y est intéressée au point où elle porte au contraire l'exigence radicale de la mort de Dieu, y compris et surtout à être fait homme. Car au delà du fait (avéré) que son exercice lui est d'autant plus permis en extension que l'Etat dont elle relève est laïc, c'est son discours même qui repose sur cet axiome de l'inexistence de l'Autre. Et ce, justement parce qu'elle ne cesse de s'en servir...Un psychanalyste n'est pas républicain par choix citoyen, il est, comme psychanalyste, au travail de « décommunautarisation » des individus, y compris et surtout quand elle se réduit à la communauté « individuelle », à la monade indivise supposée jouir de ses biens et ses droits. Il n'a de cesse de défaire l'illusion d'un tout un, et de fomenter l'émergence d'un sujet divisé, lequel n'est pas sans homologie avec le sujet « citoyen », même si on ne peut pas en rester là, pour autant que dans le cours d'une analyse cette division ne s'avère pas sans reste, ce qu'ignore quant à elle l'idéologie purement républicaine...

## II Psychanalyse et politique

Je pars de ceci, qu'entre psychanalyse et politique, il n'y a pas de rapport. Pas d'espoir d'en articuler une synthèse aussi dialectique soit-elle. Ce qui n'invalide en rien une intervention de psychanalystes dans le champ politique, comme ce manifeste où prendre voix dissensuelle.

Mais à condition d'en mesurer les limites, c'est-à-dire de ne pas ignorer les effets d'une parole qui échappent au dispositif d'origine, de ne pas croire que les dits qui représenteront ce dire dans l'arène publique en porteront l'effet de vérité sans le pervertir. Au risque, trop souvent vérifié, d'être à son insu, par naïveté politique (au mieux), piégé dans une position élitiste et « centriste », dont la proclamation néo-voltairienne (redoublée en baudelairienne) du dandy JA Miller<sup>8</sup> est un

---

<sup>6</sup>Paul Celan: « *Entretien dans la montagne* »

<sup>7</sup>Séminaire, séance du 24 juin 1964: version dactylographiée et rappelée par C.Rabant, à l'encontre de la version fautive de Miller: « *...de s'y assujettir* »...

<sup>8</sup>Lire les morceaux de bravoure « bobo » du « *Neveu de Lacan* »...

exemple caricatural.

En l'occurrence, que la cible explicite de cette dé-énonciation soit le démagogue NS, parfait représentant de l'arriviste prêt à toute vilenie pour être calife à la place du calife, ne doit pas faire oublier que Bush n'existe pas sans Blair, et que tout le tapis politique, dans une surenchère de sécuritaire, de national voire d'ethnique, s'est déplacé continûment d'élection en élection vers la droite extrême depuis un quart de siècle<sup>9</sup>. Depuis par exemple qu'un certain L.Fabius a déclaré que Le Pen posait les vrais problèmes...De l'ordre juste à juste l'ordre, le pas se franchit allègrement tous les cinq ans pour un troupeau toujours plus nombreux de penseurs autorisés. Et le recours aux valeurs sûres du Vatican est bien préparé par le moralisme<sup>10</sup> ambiant dit « humanitaire » qui tient lieu d'orientation politique depuis que l'épouvantail soviétique ne fait plus référence...Dans ce contexte, la seule critique de l'aveu crypto-chrétien sarkosiste ne risque-t-elle pas d'enrôler le dire des analystes sous la bannière d'une « République des idées » plus proche de Voltaire que de Rousseau?

Plus fondamentalement, le républicanisme laïc intrinsèque des psychanalystes ne les conduit-il pas à faire naïvement le jeu politique d'un débat faussé que les médias nourrissent quotidiennement, celui dont un spectacle attristant a été donné aux dernières élections présidentielles de 2002, et où le seul gagnant est le dit « libéralisme » qui s'est avancé peu résistiblement sous son couvert? La focalisation du « débat » sur la défense de la République au nom de la laïcité contre des dérives d'extrême-droite ne finit-elle pas par indemniser en dernière instance...la droite extrême, avec qui les différences à sa « gauche » ne seraient plus que de degré voire de tactique, les frontières entre E-D et D-E finissant d'ailleurs par se brouiller elles-mêmes complètement (voir N.S., justement)? Le rassemblement des « citoyens » sur la laïcité au nom de la « civilisation » contre la « barbarie » ne risque-t-elle pas de renforcer le déni de *la* politique (comme mouvement, voire soulèvement, manifestation d'un litige) au bénéfice *du* politique (comme institution, pouvoir régalié qui fait de l'ordre avec la loi), dans l'oubli que la citoyenneté est une fiction, une abstraction certes nécessaire contre le monisme totalitaire, mais qui ne vaut que comme *représentation* sur la scène publique du « corps social », ce mixte de réel sans voix et d'imaginaire confus en mal de prendre langue. Socius en l'occurrence moins régi comme tel par la loi républicaine qui fait le citoyen que « travaillé » par la machinerie capitaliste qui fait le « laissé-pour-compte », et dont la traduction au lieu du Code républicain est toujours en défaut par rapport à une littéralité introuvable, même et surtout par les « sociologues »...A se *représenter* en langues faites de toutes sortes de bois qui en encaissent et neutralisent la résonance, le « corps social » *en reste* du sujet citoyen ne se *présente* jamais « en personne », sauf à faire dégénérer la « souveraineté populaire » (fiction rousseauiste de la « volonté générale ») en fourmilière d'intérêts privés rivaux pratiquant un lobbying permanent, ce qui pourrait bien être le cas actuellement...

En revanche, il peut arriver, précisément « contre toute attente » (marque logique du *contingent*), que *se manifeste* un « peuple », le temps d'un nou(s)age « d'hommes *sans* qualité », le temps de faire muer les « cris animaux »<sup>11</sup> forcément parasitaires (que la « classe politique » détecte avec dégoût en « bruit de fond de l'univers » social), en voix déterminées à faire entendre le litige quant à leur existence comme parlêtres dans le champ du langage. *Du peuple*, en ce sens d'un procès

---

<sup>9</sup>Cf Didier Eribon: « *D'une révolution conservatrice et de ses effets sur la gauche française* »

<sup>10</sup>Le *moralisme* consensuel qui tient lieu de pensée politique va de pair avec un *juridisme* se généralisant qui tend à faire office de pratique politique.

<sup>11</sup>Aristote renvoie le démos à un gros animal simplement *phonique* faisant usage ordinaire de la *voix* à savoir exprimer et procurer les sentiments illusoire du plaisir et de la peine et rejoint Platon qui montre le gros animal répondant aux paroles qui le caressent par le tumulte des acclamations et à celles qui l'irritent par le vacarme de ses réprobations... Il oppose la *phonè* au *logos*, au privilège de la parole proprement humaine, seule à procurer la dignité citoyenne, et qui seule fait le partage du profitable et du dommageable donc du juste et de l'injuste..(cf « la Mésentente » chapitres 1 et 2). Chez les grecs l'affaire est entendue a priori: seuls les Maîtres de maison sont susceptibles de fréquenter l'agora. Le reste de la maisonnée, femmes, domesticité, vouée à l'économie hors champ du politique, peut donner animale de la voix...Depuis 1789, le « silence des organes » n'est plus si « naturel », et il faut inventer de savants dispositifs pour faire taire « l'en bas », en particulier une maîtrise incessante du *logos* consensuel qui intrigue classe politique, voix médiatique et savoir spécialiste...

de subjectivation plurielle, ne se tient que du mouvement de son dire pour autant et aussi longtemps qu'il ne fait pas « un », ni *Volk* qui rassemble « en propre » selon une identité prédéterminée et excluante, ni *foule* qui collectivise par identification au trait unaire de l'Un d'exception. De tels *événements de vérité politique* d'autant plus décisifs qu'ils sont improbables, qu'ils ne supposent aucun « grand récit »<sup>12</sup> avec lequel renouer (sinon rétrospectivement) et qu'ils font nouage intempestif d' « hommes de rien », constituent la seule chance de *faire de la politique*, c'est-à-dire de donner occasion, au sens grec premier, à la *démocratie*, à savoir à l'irruption sur le praticable citoyen de ceux qui n'ont d'autre titre à faire valoir que le « tort » de n'y être définis que comme des « sans » (papiers, religion,...), mais qui constituent en ce temps de révolte logique la « communauté qui vient », ce que j'écrirais volontiers « communôtée », sans identité ni commune ni particulière sinon sans nomination mais paradoxale, forcément impropre, et formée de singularités *quelconques*<sup>13</sup>: « *quodlibet ens* »: « l'être, peut importe lequel, indifféremment », sans propriété, mais aussi à son envers moebien: « l'être tel que de toute façon il importe », à savoir qui ex-siste, comme réel du sujet, à lalangue...

Il est évident que ces dernières considérations, strictement politiques, ne doivent rien à la psychanalyse, mais à une toute autre expérience. Ce qui ne saurait étonner puisqu'on a souligné le « non-rapport » entre d'une part une pratique, la psychanalyse, qui, même si elle travaille à faire valoir que *l'individu* qui lui adresse sa demande se trouve beaucoup plus étrangement *peuplé* en son extimité qu'il ne le croit d'abord, s'en tient au sujet au *singulier*, et d'autre part le registre politique qui a pour essence de prendre les hommes dans leur subjectivation au *pluriel*<sup>14</sup>.

Cependant, le hiatus n'exclut pas la possibilité d'un nouage par une troisième « consistance », qui pourrait être...l'athéisme. C'est du moins la construction dont je prends le risque et dont je ne ferai ici qu'une esquisse.

### III - Psychanalyse, athéisme, politique:

Revenons au psychanalyste qui s'autorise à faire valoir la laïcité au bord du politique depuis le *lieu a-religieux* (ou le *non-lieu religieux*) de sa pratique, en sa qualité de mécréant... à moins que ce soit à défaut de l'être encore, créant?...

Car, si on a noté les ambiguïtés politiques que cette inscription comme laïque de la psychanalyse en extension peut entraîner, il y a également du trouble à ce propos dans la psychanalyse en intension. A séjourner, dans les deux sens du terme, *au lieu* du religieux, même et surtout si c'est pour y « faire son trou », il n'est pas sûr que le psychanalyste ne s'en trouve pas bien souvent fasciné. Freud n'a t il pas été tenté de faire secte, et Lacan dépité de n'être pas reçu par le Pape? Et au delà de la petite histoire des Maîtres qui pourrait ne faire qu'anecdote, on a parfois l'impression qu'une certaine rumination analytique ne pense qu'à ça, à la religion, la « Vraie » ou son Alter-monothéisme, ne serait-ce qu'à n'en pas finir de s'en démarquer, pas toujours sans nostalgie inavouable: la psychanalyse ne serait-elle donc qu'une histoire de défroqués?

<sup>12</sup>Cf J.F.Lyotard: « *Le différend* » et « *La condition post-moderne* ». Tout en trouvant peu opératoire ce concept de « post-moderne », je le suis dans son constat « qu'il n'y a plus de grands récits historiques », ce qu'on peut dire autrement: « Il n'y a plus de discours »... qui tienne, à savoir tel que les places dans l'économie du discours dont se produisent les effets de langage s'ordonnent a priori en fonction des exigences de la parole et en ordonnent transcendantalement en retour le partage. Le siècle passé a manifestement rompu l'histoire de la « spiritualité » (au sens de Foucault), et Mai 68 en a certainement inscrit les marques sans retour. Ce qui ne condamne au nihilisme que si on laisse au discours capitaliste la maîtrise du jeu et si on oublie avec lui ce qu'une telle brèche dans la transcendance a ouvert de chance pour « l'espèce humaine » de s'inventer dans l'immanence de nouages inédits. C'est une telle « mystique athée » que je tente d'élaborer sous le titre de « Soixantouissances »...

<sup>13</sup>Dans ces rapides allusions, j'emprunte librement, en les tressant à des bouts de langues lacanienne et rancérienne, à ce qui me semble le plus pertinent sinon le plus connu des ouvrages de G.Agemben: « *La communauté qui vient, théorie de la singularité quelconque* » où il poursuit du côté de St Thomas ou Dun Scot un effort inouï pour penser ce qui de l'étant *reste* d'existence irréductible quand toute assignation signifiante d'un « être propre » lui est ôtée...Ce qui me semble le cas: *et* dans le moment de conclure une analyse dans le dés-être comme sujet au singulier *et* dans le temps de nouer une insurrection dans le désert démocratique comme subjectivation plurielle...

<sup>14</sup>Hannah Arendt: *Qu'est ce que la politique?*: « L'homme n'existe pas, seuls existent *des* hommes... »

Sans doute, il y a à cela une nécessité: une analyse n'est-elle pas, selon la magnifique formule de W.Benjamin qui ne parlait pourtant pas de psychanalyse, une « *longue remontée des mots jusqu'au centre le plus reculé du silence* », ou en termes plus lacaniens un lent dévidage des signifiants dont le sujet se fait représentant jusqu'au « signifiant primordial » où la question décisive du *terme*, ouverte par Freud, est de s'y assujettir avec J.A.Miller ou de *se l'assujettir* avec C.Rabant! En d'autres termes, l'Autre supposé non trompeur dont la fiction est d'abord supportée pour l'analysant dans la folie du transfert par le sujet-supposé-savoir, y est censé tomber d'incomplétude en inconsistance, et de là in fine en inexistance..Est-ce jamais le cas? A quel prix le sujet renoncera-t-il à un « être » aussi ténu soit-il pour assurer son ex-sistence de ceci que là où ça le pense, il s'y retrouvera?<sup>15</sup> Le prix fort, payé au religieux, est celui du « sacrifice »<sup>16</sup>, qui n'en finit pas d'exalter la « castration » et risque, entre autre, de faire virer le cursus analytique en parcours initiatique....

Or, il me semble que le propre de la relève lacanienne du frayage freudien a été de tenter un « un-pas-au delà » de la « butée de la castration ». Ce qui revient à opérer un *retournement* : là où piétinait une *renonciation* (à la certitude inférentielle : « de là où ça pense, je suis, »), peut advenir une *ré-énonciation* (celle, performative, d'un dire dont il s'ensuive que j'en réponde)...Autrement dit, pour autant que « nous » travaillons à ne pas demeurer, même contre nous, indéfectiblement religieux, à ne pas rester « tout contre », l'enjeu est, comme l'écrit G.Le Gaufey, de soutenir « *un sujet aussi délesté que possible de l'être qui lui colle aux basques* », un sujet à la limite « *réduit à sa pure profération de sujet, sa performance* ». C'est ce que je nomme *athéisme*. Position *impossible à tenir* en toute rigueur réflexive, comme le surhumain nietzchéen « *sauter par dessus soi-même* ». L'athéisme n'est évidemment pas une déclaration ni sur l'inexistence de Dieu ni sur le non-être du sujet. Tout au plus un constat d'impossible, parfois une longue douleur, voire une passion du réel, et qui comme telle peut aussi bien conduire au pire...Mais c'est là qu'est la trouvaille de Lacan, qu'il a précisément identifiée lui-même: l'objet a. L'athée ne saurait *se soutenir* sans faire revenir par la fenêtre *l'être* chassé par la porte qui lui donne à penser qu'il est. Mais il peut *se tenir* de la *lettre* a, objet sans consistance d'aucune croyance, mais qui inscrit ce rien d'être qui « *au-delà d'une disparition des dieux ou d'une chute des croyances, concerne une impossible disparition ou un impossible effacement de l'existence même du sujet – l'irréductible reste qu'est le locuteur dans le langage...Un athéisme du reste, plutôt qu'un athéisme de la négation ou de la contre affirmation du religieux, un athéisme, donc, lié à l'impossible effacement de la trace et qui, de ce fait, a partie liée directement avec la question politique, et avec celle de la poésie et du langage, et la relation entre les deux, relation qui implique la question du corps en ce qu'il soutient un sujet, je dirai même au delà de la mort* »<sup>17</sup>.

(Je ne développerai pas davantage ici cette question de la *tension* de la psychanalyse à l'athéisme, et je renvoie à un autre texte, ci-joint, qui s'y est aventuré un peu plus: « **Athéisme et psychanalyse** » (et secondairement à cet autre « **Il y a mais à partir** »)...Car ce qui m'intéresse ici est ce *peut se nouer* entre psychanalyse et politique au gré de cette figure d'impossible que je nomme *athéisme*)

La porte d'entrée du psychanalyste est citoyenne: s'y présente, « en toute liberté » et « à égalité avec tout autre », quiconque, sujet en souffrance, s'avise se trouver suffisamment divisé de par l'insistance d'un symptôme pour adresser une demande de l'aider à s'en débrouiller. La porte de sortie, quand ce n'est pas la fenêtre ou l'escalier de service, ne le rend pas indemne à la rue: non seulement sa division de sujet loin d'être « réparée » sera entérinée mais il saura que son existence ne tiendra qu'à ce qu'il en inventera, nonobstant d'où il vient...L'office analytique s'arrête là: perdu de vue...

Reste, dans le meilleur des cas, un savoir y faire, avec les autres et sans recours à l'Autre. Selon mon expérience, un indice récurrent de retournement des analysants en passe de « sortir » est leur étonnement de ne plus apprécier leurs relations antérieures, d'être dénoués des liens initiaux qui les aliénaient, à leur insu souvent, et d'avoir jusqu'au vertige à répondre de la façon dont ils pourront

<sup>15</sup>Cf Guy Le Gaufey: *Inférence, performance et cogito*, in *L'unebêvue* n°24

<sup>16</sup>Cf C. Rabant: « *Le sacrifice sans métaphore* » in « *Sacrifices, enjeux cliniques* » La Criée ed.

<sup>17</sup>C. Rabant: idem page 354)

désormais faire parler « le bâton » et « la pierre »: « ...Parce qu'il aura fallu, peut-être, que je parle avec quelqu'un, avec moi ou avec toi, fallu que de ma bouche même je parle, et ma langue, pas de mon bâton. Car à qui s'adresse-t-il, le bâton? Il s'adresse à la pierre, et la pierre, à qui s'adresse-t-elle?...Tu m'entends, dit-il – Je sais, germain, je sais...Tu m'entends, dit-il je suis là, je suis ici je suis venu...et mon bâton, lui qui a parlé à la pierre, et mon bâton voilà qu'il se tait à présent, et la pierre, dis-tu, elle parle, elle... » (P.Celan, Entretien dans la montagne)...

Et chacun de se débrouiller comme il peut, y compris bien sûr à tourner analyste, pas sans se réinstituer plus ou moins dans l'ordinaire, à l'enseigne de nouveaux semblants qui font sinthomes, ...voire à l'abri de très anciens qui font retour. Mais pour autant qu'on en n'est *pas tout revenu*, de cette traversée où l'on a touché le rien d'être en quoi insiste l'existence quelconque et découvert le singulier du sujet par devers les particularités de la personne, reste une disponibilité à l'événement qui vient...

Cette disponibilité, liberté du « rien à perdre » qui, pour autant qu'elle outre passe son vertige sacrificiel, fait que parfois il arrive quelque « chose » *d'un autre à l'autre*, ce n'est rien d'autre que de *faire peuple*, et ça commence à d'eux, qui font trois...

Tout le contraire d'une élection.